
La construction des formes de « colonialisme » dans les imaginaires des jeunes Français ; l'usage de la littérature d'aventure au début du XX^e siècle

Denis JALLAT*

L'idée que les pays occidentaux peuvent imposer leur domination politique, économique, juridique, sociale et culturelle à d'autres a toujours eu besoin de s'appuyer sur des mythes, des idéologies qui ont été diffusés et ancrés dans les imaginaires collectifs¹ – ce que René Rémond évoque sous le terme de « représentations collectives² ». Robert Frank³ montre qu'elles se construisent en fonction d'une triple temporalité : les héritages du passé, les enjeux du présent et les perspectives escomptées. Ainsi, elles ont permis de penser et de modeler les rapports à « l'Autre⁴ » et ont fourni des prétextes à la volonté dominatrice de l'Occident sur le reste du monde. Ces imaginaires ont engendré des processus de hiérarchisation et de différenciation (supérieur/inférieur, civilisé/sauvage, gentil/barbare, bien/mal,...), mais aussi des systèmes de classifications qui permettent de valoriser ou à l'inverse de discriminer. Pour essaimer dans la population, ces systèmes usent même, parfois, d'arguments scientifiques et rationnels. Ainsi en est-il, par exemple, de l'affirmation de l'infériorité de certaines « races » construite sur les études

* Faculté des Sciences du Sport, Strasbourg.

1. Voir à ce sujet Duroselle (Jean-Baptiste), « Opinion, attitude, mentalité, mythe, idéologie : essai de clarification », *Relations internationales*, n°2, 1974, p. 3-23.

2. Rémond (René), *Les États-Unis devant l'opinion française, 1815 -1852*, Paris, A. Colin, 1962, p. 2.

3. Frank (Robert), « Penser la complexité : l'histoire des relations internationales », in Yves Beauvois, Cécile Blondel (dir.), *Qu'est-ce qu'on ne sait pas en histoire ?*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1998, p113.

4. L'autre est l'étranger mais dans le contexte colonial qui nous intéresse ici, l'autre est l'indigène (l'autre colonisé). Nous pouvons aussi inscrire sous ce terme les pays occidentaux avec lesquels nous sommes en compétition dans le partage du monde (l'autre colonisateur).

anthropomorphiques⁵ du XIX^e siècle ou, à la même époque, de la différence d'engagement des sociétés dans la modernité et dans son corollaire, la technologie et l'industrialisation. Ces vues s'inscrivent dans un contexte de concurrence impérialiste mais également dans le cadre des relations et des tensions internationales⁶ qui se complexifient à la fin du XIX^e siècle. Les rapports que l'on entretient avec les autres nations occidentales s'établissent à travers des mécanismes de construction et de protection de l'identité nationale. Celle-ci passe entre autres par les politiques de grandeur et de puissance des nations dont font partie les questions d'expansion coloniale.

La construction de ces représentations à propos de « l'Autre colonisateur » et « l'Autre colonisé » se réalise à travers différents processus dont l'enjeu est de convaincre la population puis de stabiliser son opinion. Il s'agit d'inculquer des valeurs et d'ancrer des certitudes (idéologiques politiques ou raciales, etc.), d'acculturer les plus jeunes et de favoriser un engagement actif et concret dans le colonialisme. Différents canaux sont alors utilisés : la diffusion d'images, de symboles, de discours mais aussi le récit d'actes réels. La presse joue un rôle important dans la mise en forme et la propagation de ces éléments ; par ailleurs se développent, en France et dans les pays occidentaux des méthodes et des actions pédagogiques⁷ au service de l'ambition coloniale. La littérature n'est donc pas en reste. Elle complète efficacement les journaux. Les uns traitent d'informations directes prises au moment où les événements se déroulent ; les autres agissent sur le plus long terme et construisent un discours plus éloigné des réalités. Les uns s'adressent à un lectorat particulier, plus adulte et les autres s'ouvrent aux plus jeunes. Mais dans les deux cas, sous des aspects prétendument naïfs et innocents⁸, romans, magazines, récits, articles présentent aux lecteurs une vision de la colonisation et du comportement occidental à l'étranger. Ces écrits font la promotion de « l'idée coloniale ». Le public, jeunes et moins jeunes, dont on veut façonner l'esprit devient alors la cible privilégiée d'une production livresque ou journalistique abondante à la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle⁹.

5. Nous renvoyons entre autres à Bancel (Nicolas) « Stigmates. Archétypes coloniaux », in *La Mazarine*, n° 15, p. 11-21, 2001.

6. Au sens de Mauss (Marcel), « La nation et l'internationalisme », *Œuvres. Cohésion sociale et division de la sociologie*, vol 3, Paris, Les éditions de Minuit, 1969, p. 626-634.

7. Une « pédagogie de l'aventure » se développe qui s'appuie sur le goût de l'exotisme, du sauvage, de la débrouillardise, de la vie dans la nature à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle ; voir à ce sujet Pociello (Christian), Denis (Daniel) (dir.) *À l'école de l'Aventure*, Grenoble, PUS, 2000. Par ailleurs les Expositions universelles ont également servi à « éduquer » les populations au fait colonial en montrant des zoos humains et animaliers, en reconstituant des villages indigènes, en présentant les modes de vie exotiques.

8. Dans de nombreuses aventures le contexte est lissé, « occidentalisé » pour le rendre intelligible, familier, acceptable pour les jeunes lecteurs. Il est également déformé pour le rendre conforme aux représentations que la masse se fait des colonies.

Dans le cas des ouvrages pour enfants, celui qui va nous intéresser ici, les thèmes les plus fascinants et les plus captivants sont mobilisés : l'aventure¹⁰ et le voyage, accomplis très souvent par des adolescents, la science, la modernité¹¹, des récits biographiques sur les grands hommes de l'histoire¹².

Mis bout à bout, ces éléments à propos de la littérature (romanesque ou journalistique) permettent d'identifier différentes visions de la domination coloniale portées par les nations de la vieille Europe. Trois d'entre-elles, qui se construisent quasi-simultanément à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle, paraissent particulièrement fortes. Elles nous renseignent sur les relations et les représentations qu'entretiennent les pays occidentaux vis-à-vis de leurs « protectorats » mais aussi entre eux. Ainsi, la presse et les romans réussissent-ils à ancrer dans les imaginaires des Français l'idée que la présence du pays dans les colonies s'inscrit massivement sous des formes positives et valeureuses. À l'inverse se développe en France, là encore grâce entre autres à l'action de l'« écrit », l'idée que d'autres nations, avec lesquelles nous sommes en compétition sur le plan économique, diplomatique et militaire¹³ s'engagent autrement sur le terrain du colonialisme (la Grande-Bretagne bien sûr, en Afrique du Sud) ; leur attitude est alors présentée de manière négative : la domination, l'exploitation des hommes et des ressources, les privations, les contraintes, l'usage de la brutalité sont dénoncés comme l'incapacité à contenir des actes illégaux (trafics en tout genre, esclavage, etc). Mais il est une catégorie d'actes de colonisation que nos représentations, façonnées par les ouvrages, se refusent à admettre¹⁴ qui consiste en la domination que des pays ou des ethnies non-occidentales exercent sur d'autres de même rang. Ces trois façons de percevoir l'acte colonial viennent en fait légitimer les actes militaro-diplomatiques ou politiques et les attitudes développées par la France vis-à-vis des peuples colonisés ou vis-à-vis de ses concurrents dans la course à la conquête du monde.

9. Alain Tirefort (« Les petites Suzettes aux colonies », *Afrika Zamani*, n° 9-10 2001-2002) mentionne la parution entre 1905 et 1939 de plus de 62 journaux pour enfants et adolescents. On peut évoquer également les nombreux romans pour jeunes basés sur des connaissances scientifiques poussées mais surtout des idées visionnaires.

10. Mayne-Reid, Fenimore Cooper, Gustave Aymard, Paul d'Ivoi, Boussonard, Jules Verne, Jean de la Hire, se sont essayés à ce genre. Les maisons d'édition sont nombreuses à inscrire ce thème dans leur catalogue.

11. Les technologies existantes, en passe d'être vulgarisées ou encore imaginaires ; l'aviation, la conquête spatiale sont symboliques de ce thème.

12. Par exemple les exploits coloniaux de Gallieni, Bugeaud, Savorgnan de Brazza, Faidherbe ou d'aviateurs célèbres : Blériot, Garros, ...

13. Les événements de Fachoda, ou encore le traité du 8 avril 1904 etc. modifieront les représentations françaises à propos de l'impérialisme anglais entre autres.

14. Pour des raisons souvent inavouables qui tiennent plus aux questions économiques que culturelles et dont la mémoire collective n'a retenu que la cruauté.

Nous avons choisi d'illustrer le propos à partir d'un exemple, un ouvrage pour adolescents intitulé « *Les voyages aériens d'un petit parisien à travers le monde* ». Le récit, naïf, présente une vision orientée de la politique française sur la scène internationale ; il tente de moraliser l'attitude de la Nation dans ses colonies¹⁵ et critique celles des autres grandes puissances occidentales de l'époque ; il participe à démontrer la grandeur du pays. La méthode utilisée dans cette recherche – méthode dont A. Prost¹⁶ dit qu'elle se définit plus par l'ensemble des procédures intellectuelles (une morale, une distanciation, une impartialité, une honnêteté, une rigueur) que par des concepts et des procédures qui la fonderait – s'affirme comme étant classique dans les travaux historiques. Elle consiste à lire de manière minutieuse les sources et à souligner toutes les idées de l'auteur en rapport avec les trois visions de la colonisation posées en hypothèse. La typologie constituée s'organise en effet autour d'indicateurs, difficiles à expliciter mais pourtant bien présents, comme le mentionne A. Prost, qui permettent de classer de manière qualitative les propos relevés dans les sources. Ainsi ces « citations », sont-elles, catégorisées en fonction de leur inscription dans les trois visions énoncées, leur puissance par rapport à la typologie se veut classique pour les travaux historiques qualifiés. De même, elles sont comparées les unes avec les autres. Ainsi rejoint-on ici l'idée exprimée par H-I Marrou¹⁷ selon laquelle la question fait exister le document et la façon de le lire et partant de faire exister l'objet étudié.

À PROPOS DU ROMAN

Ce roman d'aventure de R-M de Nizerolles¹⁸, publié en 111¹⁹ fascicules entre 1910 et 1913 chez Ferenczi et fils²⁰ puis réédité entre 1933 et 1934,

15. « Il convenait d'expliquer aux indigènes que les Français sont les plus braves gens de la terre, les plus pacifiques aussi » n° 7, p. 12 ; « C'est très bien, c'est très courageux, très noble, très français » n° 15, p. 16 ; ou « Je suis Français et comme tel, j'ai horreur de tout ce qui n'est pas net, clair franc et sincère » n°16, p. 12.

16. Prost (A.), *Douze leçons sur l'histoire*, éd. du Seuil, 1996.

17. Marrou (H-I), *De la connaissance historique*, Paris, éd. du Seuil, 1954.

18. Présenté sur la seconde de couverture comme le pseudonyme d'un aviateur célèbre, il s'agit en fait d'un des noms de plume de Marcel Priollet. Cet écrivain populaire signe également sous les noms de Claude Fleurange, Henry Trémières ou René Valbreuse. Il produit aussi des romans policiers et une abondante littérature pour jeunes femmes.

19. 382 paragraphes et 1776 pages au format 28 x 18,6 cm et illustrés par quelques dessins en noir et blanc. Ce découpage permet de maintenir le lecteur en haleine et de conserver le suspense d'une semaine à l'autre.

20. Cet établissement concurrent de Fayard, Tallandier, Hachette entre autres, s'inscrit dans la tradition des éditeurs de la première moitié du 20^e siècle et rayonne sur plusieurs domaines. Il produit, entre autres, les premiers romans de Colette, une quarantaine de

n'est pas exceptionnel à l'époque où il est commis²¹. Il condense l'ensemble des mécanismes utilisés pour la construction et la diffusion de valeurs dans la société, en particulier celles liées à l'occupation des territoires d'Outre-France. L'histoire met en scène trois Français²² engagés dans une compétition aérienne. En parcourant différentes régions du globe – celles envahies par les grandes puissances mondiales mais aussi des pays qui résistent à la présence occidentale – les protagonistes sont amenés à rencontrer les populations locales et à comparer leurs mœurs, leurs coutumes, leurs croyances, à la culture occidentale, notamment française. À ces occasions, ils énoncent des jugements n'hésitant pas à souligner entre autres le caractère primitif et arriéré des modes de vie qu'ils observent, l'inefficacité ou les travers des régimes politiques ou sociétaux qu'ils découvrent. Et les clichés les plus forts de l'époque sont présents dans le texte. La vision des autochtones qui est proposée aux lecteurs varie selon les situations : ils sont ignorants, naïfs, manquent d'intelligence et de culture mais dans les pays où la domination occidentale se passe bien, les populations sont décrites comme dévouées, accueillantes, sensibles à la civilisation et aux valeurs françaises, reconnaissantes, capables de sacrifice ; à l'inverse elles peuvent être hostiles, rebelles, belliqueuses, violentes, fourbes, fanatiques, « ignorantes et cruelles », « indolentes et sales ». Cette image déformée, naïve et souvent insultante de l'Autre, qui passe avant tout par la description de l'apparence physique des personnes²³, sert l'idée selon laquelle il existerait une différence de valeur avec le Blanc, l'Occidental, le Français.

Le récit proposé par de Nizerolles fait preuve d'un réalisme voulu²⁴ bien que déformé au gré des enjeux poursuivis par l'auteur. En adaptant les propos de ses héros et leurs aventures en fonction des difficultés réelles que

séries en fascicules pour jeunes, et une collection « Le livre moderne illustré » accessible à un large public populaire suivant ainsi l'exemple de « La Modern-Bibliothèque » (Fayard, 1904) et de « Sélect-Collection » (Flammarion, 1914).

21. Lermina (Jules), *La vie d'Aventures*, 1907-1908, Raymond Roussel « Impressions d'Afrique », *Je sais tout*, 1908, Jean de la Hire, *Les 3 boys scouts*, ou encore les intrigues écrites par Paul D'Ivoi ou Louis Bousсенard entre autres utilisent également les colonies et le nouveau monde comme cadre à leurs récits.

22. Un adolescent fougueux, un ingénieur symbole de technologie et de modernité, un vieux savant porteur de la connaissance, de l'intelligence et de la culture.

23. Les Asiatiques sont traités de « Peau de citron, face cuivrée, pain d'épices, face à piler le riz », les Africains de « vilains macaques, vilains singes », de « faces de cirage, peau de Zan », de « négros », ils : « [...] avaient la peau cuivrée, le crâne fuyant les mâchoires et le ventre proéminents [...] leurs dents noircies et limées en pointe, leurs joues tatouées de dessins grossiers [...] son sourire féroce découvrit une double rangée de crocs puissants » n° 25, p. 8.

24. Par exemple, le n° 20 relate l'histoire de Bornéo entre révoltes chinoises, colonies espagnoles, comptoirs hollandais ; le n° 71 fait allusion à celle de la Somalie ; le n° 75 illustre les faits marocains d'avril 1911 ; la guerre russo-japonaise et les événements de Mandchourie sont l'objet du n° 58.

la France ou d'autres nations européennes rencontrent dans certains pays, l'écrivain a la possibilité de proposer aux jeunes lecteurs des visions du monde et surtout des réponses toutes faites à propos, par exemple, des rapports entre colonisés et colonisateurs. Leur exagération voire leur caractère erroné et partisan apparaissent aujourd'hui caricaturaux. En 1910, date de parution de l'ouvrage, l'empire colonial français est en passe d'être achevé. Désormais, les intérêts géopolitiques et géoéconomiques (exploiter les ressources matérielles et humaines, montrer sa puissance) sont la priorité. L'image que la France coloniale veut donner d'elle évolue : il s'agit encore plus qu'avant d'effacer l'idée d'une invasion autoritaire et sanglante pour insister sur ses conséquences heureuses²⁵ dont la mission civilisatrice²⁶. Ces justifications viennent servir l'aura du pays, dans un contexte de concurrence entre les nations de la vieille Europe et dans le cadre d'un jeu de séduction en direction des États-Unis dont l'importance grandit.

LA VISION FRANÇAISE DE SA PRÉSENCE DANS LES COLONIES

Selon l'auteur, la situation sur le continent africain est assez simple : si dans le Nord du continent quelques peuplades apparaissent difficiles à contenir et font preuve d'une attitude changeante à l'égard des colonisateurs, en Afrique noire, à l'exception de rares régions²⁷ qui manifestent une hostilité sans réelle conviction²⁸ et sans grande conséquence²⁹, l'impérialisme français est décrit comme bien accepté voire recherché. Les quelques faits d'armes évoqués sont mis au crédit de guerres ancestrales ou inter-ethniques³⁰. Ils viennent d'ailleurs confirmer la nécessité de la présence des Français pour maintenir la paix ou réparer des liens tribaux. C'est l'exemple de Tombouctou « longtemps interdite aux Européens [parce que] le voisinage des Touaregs qui faisaient parfois des invasions a longtemps nui à sa

25. « Depuis la domination française l'importance de la ville [Tombouctou] s'est considérablement accrue » n° 4, p. 6.

26. « [Il] faisait travailler ses petits élèves noirs [...], vous savez notre devoir [...] » n° 7, p. 8. « [...] puisqu'il s'agit ici d'assurer le triomphe de la civilisation sur la barbarie » n° 20, p. 12-13.

27. La Tripolitaine, le Congo, Djibouti, etc.

28. Au plus, l'incompréhension à l'égard de la présence française.

29. Ni sur le plan militaire, ni sur le terrain financier car « ces pays ne présentent économiquement que peu d'intérêt » n° 4, p. 8.

30. Dont certaines sont d'ailleurs déclenchées du fait des positions pour ou contre la présence occidentale : « c'était un bel échantillon de cette race des Baloumbos qui considèrent la domination française comme un bienfait alors que les peuplades de l'intérieur les Batékés, les Pahouins, les Afourous ont conservé l'amour de l'indépendance et la haine du blanc » n° 6, p. 3.

prospérité³¹ ». L'auteur précise alors que la volonté d'invasion et de domination d'indigènes envers d'autres n'est que l'expression de leur sauvagerie, de leur barbarie, le retour de mauvaises habitudes ancestrales. Il prend alors soin de ne pas les assimiler à des faits de colonisation et de ne créer aucun parallèle avec les attitudes occidentales.

Donc, la présence de la France est présentée comme bénéfique et juste³². Sa magnificence, son rayonnement sont régulièrement évoqués. L'ordre social et l'ordre politique y sont assurés (matérialisés par les institutions policières, politico-administratives mais aussi par des chefs locaux dévoués à la cause coloniale). Le désir d'apporter la civilisation (l'excellence culturelle, morale, économique, etc.) exprimée dans les symboles les plus caricaturaux³³, de partager le progrès et son corollaire le développement (lié souvent aux questions économiques) mais aussi la volonté de réaliser l'unité physique et culturelle de régions éloignées de l'Occident, le souci de les pacifier s'inscrivent aussi souvent que possible dans les aventures évoquées dans le récit. Et en effet, depuis la fin du XIXe siècle, la représentation selon laquelle, en apportant sa culture, son savoir-faire, sa protection, la modernité, sa supériorité, la France vient en aide, voire sauve des populations en grande difficulté, incapables d'évoluer par elles-mêmes, est très présente. Ainsi lit-on « Notre pays [qui] a été le berceau de toutes les grandes inventions travaille sans relâche au bonheur de l'humanité³⁴ ». Cette « vérité » à elle seule, justifie une protection le plus souvent forcée ; de même qu'elle incite nombre de nos compatriotes à ne pas comprendre ceux qui n'acceptent pas la « main-tendue » si généreuse de la France. La domination « à la française » serait donc positive mais aussi consentie, « douce ». Et le roman passe volontairement sous silence les violences (réelles ou symboliques) commises par les militaires ou les administrateurs métropolitains ou les justifie comme « des demi-maux » nécessaires pour faire le bien. De même, il n'évoque pas les contraintes imposées et le refus de considérer les us et coutumes locales. C'est bien évidemment arrangeant et facile. Ces positions s'inscrivent pleinement dans l'idéologie d'une colonisation fraternelle développée (moins dans les faits que dans les intentions) par Lyautey et tous ceux qui se réclamaient d'un christianisme social. Il existerait, selon

31. N° 4, p. 8.

32. Nos héros prennent parti pour le « bon nègre », combattent le sauvage ; ils dénoncent l'esclavagisme n° 5, p. 2 ; ils condamnent l'attitude des Afrikaners dans le n° 8 ; critiquent la « justice primitive » de certains pays qui condamnent des innocents pour faire valoir des intérêts privés ou ferment les yeux sur des « usages barbares » n° 8, p. 5.

33. « [...] c'était comme l'âme de la France qui palpait ainsi dans ce coin ignoré de l'Afrique » n° 7, p. 8 ; « [...] ça vous remue tout de même délicieusement d'entendre chanter l'hymne de France, ici, à plus de 7 000 km de la mère patrie » n° 7, p. 12.

34. N° 3, p. 15.

cette conception, deux mondes différents et inégaux : l'un bon, généreux, l'autre voué à sa perte sans l'aide du premier³⁵.

L'IMPÉRIALISME DES AUTRES PUISSANCES OCCIDENTALES

À l'inverse se développe, toujours en France, l'idée que d'autres nations, avec lesquelles nous sommes en compétition dans le domaine de l'impérialisme, par exemple le Royaume-Uni, font preuve d'attitudes critiquables dans leurs territoires annexés. Si la colonisation par la France n'est mue que par le désir d'apporter la « civilisation », de partager le progrès, de favoriser le développement économique et social des pays ou encore de soutenir la réalisation de leurs unités physique et politique, autrement dit de faire leur bonheur, à l'inverse on affirme que les Anglais ont une attitude souvent méprisante à l'égard des populations locales³⁶, que leur présence n'est motivée que par l'exploitation sans vergogne des richesses économiques et matérielles des territoires, et partant, des hommes. Ainsi la générosité et l'altruisme français tranchent avec l'intérêt ou l'abus, lorsque les mêmes actes sont commis par le Royaume-Uni entre autres. C'est un processus classique qui est utilisé par de Nizerolles et qui permet de valoriser la politique extérieure de la France et l'attitude de nos compatriotes. Et l'auteur d'évoquer la répression, les privations, les contraintes, l'usage de la force commis sur les populations dans les colonies anglaises³⁷. De même, il montre l'incapacité des autres nations coloniales à éradiquer sur leur territoire toutes les pratiques frauduleuses, hormis par une répression sanglante ainsi qu'à garantir la sécurité des autochtones. Ce faisant, il dénonce surtout les processus diplomatiques mis en œuvre : les Britanniques imposeraient leur domination et contraindraient les populations alors que les Français auraient su négocier et expliquer « à des chefs locaux qui ont bien compris l'intérêt qu'il y avait dans la présence de la France à leurs côtés ». Le récit laisse d'ailleurs volontairement de côté les moments de rébellion de certains groupes ethniques contre la présence française.

Ce faisant, c'est la question du rapport de la France au Royaume-Uni qui est en jeu ; un rapport qui dépasse la construction des Empires, même

35. « Je crois que ces sauvages n'ont pas osé nous faire du mal parce que nous trouvions encore trop près des régions habitées et où règne encore un semblant de civilisation » n° 73, p. 4.

36. « ...nos voisins d'Outre-Manche avaient une façon toute particulière de civiliser les peuplades barbares de ces régions, [...] l'éducation des indigènes laissait fort à désirer » n° 7, p. 12. « Dans certaines régions gérées par la Couronne, la justice condamne des innocents pour faire valoir des intérêts privés [...] ou ferme les yeux sur des usages barbares » n° 8, p. 5.

37. Et pour preuve cette citation : « Si vous voulez absolument pendre quelqu'un prenez des nègres, des Chinois, des Anglais », n° 8, p. 12.

s'il est vrai que nous sommes là en présence des deux concurrents les plus engagés dans la domination mondiale. En effet, les positions exprimées par l'auteur diffèrent lorsqu'il s'agit d'autres nations occidentales colonisatrices. Ainsi à Bornéo, partagée entre le Portugal, l'Espagne (un peu l'Angleterre) et surtout les Pays-Bas, les trois héros du roman viennent en aide aux troupes néerlandaises en difficulté face à « plusieurs colonies chinoises généreusement accueillies par le gouvernement hollandais³⁸ [qui] se révoltèrent contre nous [les hollandais], leurs hôtes [...] Nos ennemis, nous récompensant mal de notre hospitalité³⁹ ». Le cas de l'Inde décrit dans le roman est également intéressant dans la mesure où il permet une comparaison sur le même terrain de la présence française et britannique. Des relations amicales et consenties des Indiens avec les colons sont évoquées⁴⁰. Mais le récit souligne néanmoins des exagérations du côté anglais alors qu'à Pondichéry, colonie française, les populations locales seraient bien traitées.

LA COLONISATION DES PEUPLES NON OCCIDENTAUX ENTRE EUX

Au-delà de ces cas somme toute classiques, le roman de de Nizerolles présente des visions de la colonisation plus originales. Ainsi, il décrit et prend position sur des faits de domination engagés par des peuples non occidentaux à l'encontre de leurs semblables. L'auteur essaye d'ancrer dans les mentalités des représentations négatives à propos de ce type d'actes. Il développe par exemple l'idée qu'il ne serait ni acceptable, ni compréhensible que des « races » dont les qualités ne seraient pas démontrées, puissent exercer un ascendant prétendu, sans raison et sans objet sur d'autres. Celui-ci est alors présenté comme violent, sauvage, barbare⁴¹, gratuit. Ceci contrasterait en tout point avec la colonisation occidentale et notamment française, et justifierait que l'Occident s'y oppose.

Trois cas sont particulièrement développés dans le roman : les « régions inexplorées du milieu de l'Afrique », l'Éthiopie et la Chine⁴². De Nizerolles

38. En fait Bornéo a des relations avec la Chine dès le V^e siècle.

39. N° 20, p. 11.

40. Le n° 17, p. 6, rappelle que les Anglais ont donné l'autonomie aux juges indiens (loi Ilbert 1883).

41. « Des guerriers légendaires qui règnent en maîtres pillant et rançonnant les voyageurs [...] et dont la plupart arboraient tel un hideux trophée une tête humaine sanglante et tuméfiée [...] Si le prisonnier n'est pas tué, il se voit passer au cou cet instrument de supplice qui lui entre peu à peu dans les chairs », n° 73, p. 5.

42. Eric Hobsbawm (*L'ère des empires 1875-1914*, Paris, Fayard, 1987) souligne p. 37 que la Chine et de manière marginale l'Éthiopie sont traitées vers 1875 comme des États souverains en matière de politiques internationales.

explique, à propos du premier, qu'un trafic de chair humaine⁴³ tenu par « des bandits aidés par des noirs aux cheveux teints en rouge⁴⁴ » s'est organisé. C'est pour lui l'occasion de justifier l'expansion coloniale : pour éradiquer ces faits aucune terre ne doit échapper à la présence bénéfique des autorités occidentales. Mais c'est aussi pour l'auteur la possibilité de dénoncer le fait qu'en Afrique l'esclave est, certes, dû à des Blancs peu scrupuleux, mais aussi aux Africains eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, l'exemple vient renforcer, chez le jeune lecteur, l'idée que les populations noires doivent être contrôlées, incapables qu'elles sont d'attitudes civilisées⁴⁵.

Le deuxième cas évoqué par de Nizerolles a pour théâtre l'Éthiopie⁴⁶ « qui tient tête aux conquérants étrangers⁴⁷ ». Le romancier y dénonce la résistance que le pays oppose à la mission de civilisation occidentale, et partant, inscrit dans les imaginaires des Français une vision négative de ce type d'attitude. Il révèle l'oppression que ce pays exerce sur ses voisins, sa cruauté. Il évoque également l'illégalité de nombreux actes commis sur son territoire, et à nouveau des trafics d'esclaves auxquels se livreraient des Éthiopiens⁴⁸ lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes esclavagistes. Et pour renforcer le caractère inhumain de ces pratiques, les héros du roman vont en être eux-mêmes les victimes. L'un d'eux, le savant, explique d'ailleurs à cette occasion que la bonne morale blanche et la civilisation⁴⁹ ont su condamner et éradiquer⁵⁰ l'esclavagisme. Ce procédé est utilisé pour rendre inacceptables des formes de « colonialisme » perpétuées par d'autres pays que les nations européennes. Sous couvert d'idées charitables présentées à l'opinion publique, la nécessité d'un protectorat français ou européen et d'une lutte sans répit contre ceux qui le refusent, s'impose. Mais il s'agit surtout d'empêcher ce type de colonisation lorsqu'elle se déroule sur les terrains d'expansion investis par les nations occidentales ou qui représentent un potentiel économique ou géostratégique pour elles.

43. « Un de ces marchés aux esclaves qui fonctionne au mépris des campagnes menées contre eux par les différentes nations européennes qui se partagent l'Afrique », n°5, p. 4.

44. N° 5, p. 8.

45. Et pour preuve : « les esclaves libérés se vengèrent en exerçant sur eux de terribles représailles, les noirs [esclavagistes] furent impitoyablement égorgés [...] » *ibid.*

46. Que les Italiens ne parviennent pas à conquérir (échec de 1896).

47. Hobsbawm (Eric), *op. cit.*, p. 367.

48. « Quelques individus vêtus à l'européenne mais dont le teint foncé révélait l'origine africaine [...] s'entretenaient maintenant avec les chefs de tribus éthiopiennes », n° 73, p. 5.

49. « On rencontrait chez elles un semblant de civilisation ; c'est aussi elles qui avaient des esclaves coureurs qui faisaient office de facteurs », n° 44, p. 8.

50. Hobsbawm estime qu'après 1880 l'esclavage a officiellement disparu notamment après que le Brésil et Cuba l'eurent aboli ; les actes signés à Berlin (1885) et à Bruxelles (1890) donnent des repères plus précis.

La Chine, dernier exemple développé dans le roman, est un autre cas intéressant. Le procédé est là un peu différent de celui utilisé pour l'Afrique dans la mesure où très tôt l'Occident a reconnu un statut fort à ce pays⁵¹, et avec lui, la civilisation chinoise. Par ailleurs les relations militaro-diplomatiques sont différentes de celles qui se sont développées en Afrique. Dès lors, l'amalgame avec les faits de domination des peuples « barbares » sur d'autres ne fonctionne pas. Et même si de Nizerolles mentionne la menace que les « hommes jaunes » représentent pour leurs voisins, il insiste surtout et avant tout sur celle qu'ils constitueraient pour le vieux continent. Certes, l'auteur n'oublie pas que des Chinois ont été réduits à l'état d'esclaves par les Anglais dans les mines d'Afrique du Sud⁵² (égratignant au passage le voisin d'Outre-Manche) mais il montre à ses jeunes lecteurs des attitudes et des méthodes particulières employées par le peuple asiatique pour se soustraire à la main-tendue occidentale (la Chine a par exemple rejeté la colonisation économique dont elle faisait l'objet⁵³). L'écrivain souligne autant que faire se peut les relations conflictuelles que la Chine entretient à l'égard de l'Occident qui, vers 1895, se partage son territoire⁵⁴. Il explique que pour échapper au joug occidental⁵⁵, les Chinois, qui refusent la supériorité matérielle et intellectuelle de l'Occident, vont opposer un refus parfois violent à la présence des Occidentaux sur leur territoire ou à leur aide mais aussi des attitudes d'une subtilité et d'une finesse rare. Par exemple, ils auraient accepté certaines techniques et savoirs européens pour mieux les combattre. L'auteur opère ensuite une description très minutieuse du système des sociétés secrètes et des réseaux favorisés par l'impératrice Ts'eu-Hi. À ses dires, ces systèmes d'organisation constitueraient un danger pour les autorités françaises peu habituées à ce fonctionnement. Enfin, il fait également mention de l'histoire complexe et belliqueuse de l'Empire de Chine, notamment les divisions inter-dynasties ou sa volonté de déborder de ses frontières (au détriment des Occidentaux). Et pour accentuer encore plus l'effet de menace que constitue cette partie de l'Asie pour l'Europe coloniale, de Nizerolles montre que non seulement « les jaunes » développent un sentiment anti-occidental particulièrement exacerbé, mais surtout qu'ils veulent envahir le vieux continent ou à défaut et dans un premier temps « le

51. Voir note 40.

52. La condamnation de ce fait par le parti Libéral anglais a permis sa victoire en 1906.

53. Le développement des concessions européennes, le système des douanes proposé par l'Anglais Hart, etc.

54. Partagé entre la Russie, le Japon, l'Allemagne, l'Angleterre et la France qui obtient le Kouang-Tchéou (1898).

55. Voir sur le sujet du mimétisme les travaux de Daniel Denis.

Tonkin⁵⁶, l'Annam, le Cambodge et la Cochinchine⁵⁷ » privant les Français de possessions obtenues au prix de nombreux sacrifices⁵⁸. La Chine est présentée comme un défi au progrès et au monde (étant entendu qu'il doit être occidental). On dénonce « la société divine des Hiep-Hao-Thoug qui a pour but de détruire l'influence européenne en Asie [...] »⁵⁹. Le mythe du « péril jaune » apparaît : « c'est l'anéantissement de toute la race blanche par la race jaune ! C'est la civilisation étranglée par la barbarie [...] »⁶⁰. À nouveau tout l'attirail des préjugés et des caricatures à propos des caractéristiques physiques des personnes est mobilisé. Les Chinois sont décrits comme des êtres perfides, « tous plus laids les uns que les autres⁶¹ », féroces, cruels : « [...] lorsqu'ils s'éloignent, il ne reste plus après eux que ruines et cadavres⁶² [...] des bandits portent au bout de leur lance ou à leur ceinture un nombre incalculable de têtes humaines⁶³ » arriérés : « L'homme [le Chinois] qui s'était affiné au contact de la civilisation européenne semblait être brusquement redevenu le jaune des siècles passés aux instincts cruels et barbares⁶⁴ », et l'on occulte volontairement la splendeur passée et la grandeur de la culture asiatique⁶⁵. Ou, lorsque le roman y fait référence, c'est pour mettre l'accent sur la régression des Asiatiques et renforcer la peur à leur rencontre.

En fin de compte, ce roman pour adolescents, qui véhicule un certain nombre d'images à propos de l'expansion territoriale de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e pose la question de la définition de la colonisation. L'auteur en propose trois qu'il cherche à ancrer dans les mentalités des jeunes Français. Bien entendu les actes de domination perpétrés par la

56. Arraché par la France à la Chine après la guerre de 1883-1885.

57. N° 22, p. 15.

58. « De 1883 à 1885 nous eûmes à lutter sans répit contre leurs attaques [celles de soldats irréguliers de l'armée chinoise] si sournoises [...] La campagne fut activement menée [par l'amiral Courbet] et après que nos soldats eurent accompli des prodiges de valeur, le traité de Tien-Tsin fut ratifié le 10 août 1885 et donna le Tonkin à la France. Nous eûmes cependant à lutter encore longtemps avec le climat, les intrigues annamites et les pirates dont les pavillons-Noirs [...] » n° 22, p. 3.

59. N° 22, p. 15.

60. N° 23, p. 11-13.

61. N° 22, p. 16.

62. De Nizerolles évoque ici les événements de Moukden.

63. N° 59, p. 12-13.

64. N° 58, p. 12.

65. « Faut-il qu'ils soient ignorants ces Chinois pour ne pas se servir encore de la vapeur ! », n° 21, p. 4 ou « mon vieux jaunâtre, je ne sais pas si tu as inventé le fil à couper le beurre ou le fer à friser [...] tu n'as pas honte de dire des âneries pareilles » n° 22, p. 5.

France sont présentés comme très positifs, voire nobles et donc acceptables. Ceux des autres nations occidentales et en particulier du Royaume-Uni, demeurent acceptables bien que critiquables à certains égards. Mais surtout c'est la troisième piste que de Nizerolles explore ; il renforce l'idée que le phénomène colonial ne peut être et ne doit être qu'occidental car seuls les pays de la vieille Europe ou des États-Unis auraient, à ses dires, les qualités et l'avance culturelle, intellectuelle, technologique permettant de maîtriser le phénomène et de lui donner un caractère positif. Il est alors intéressant de constater que pour construire son raisonnement de Nizerolles mobilise les images les plus grossières mais aussi les plus insultantes : celles de l'apparence physique ou de prétendus traits de caractère, qui font force de loi, masquant la pauvreté voire l'absence d'autres arguments. En d'autres termes, pour renforcer l'idée de la légitimité de l'Europe à maintenir sa présence dans le reste du monde, l'auteur s'appuie sur des représentations déjà bien ancrées dans les mentalités. Et de fait le roman semblait apprécié de son lectorat qui chaque semaine attendait le numéro suivant.

Ce qui se joue en fait ce sont des enjeux liés à l'expansion capitaliste (nouveaux marchés, matière première, main d'œuvre, développement économique, etc.), au renforcement des États-nations : prestige, grandeur, vitalité nationale portée quelle que soit l'appartenance politique avec entre autres un J. Ferry qui affirme en 1885 « Rayonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde [...] c'est abdiquer », stratégie géopolitique et géoéconomique, gloire militaire, patriotisme, et le renforcement de l'éthique et des idéaux occidentaux comme valeurs premières et supérieures (une certaine morale, le progrès, la modernité, les sciences, l'éducation pour tous mais aussi l'hygiène). D'autres thèses mettent en évidence les enjeux en termes de politique intérieure que les élites occidentales ont retiré d'une focalisation sur le lointain. Tous ces intérêts fonderaient la légitimité des nations du vieux continent entre autres à « posséder » le reste du monde. Mais, il n'existe pas, aux dires de de Nizerolles, qui n'est qu'un porte-parole, de justifications pour expliquer que des sociétés non technologisées, non développées⁶⁶, dont les qualités des habitants ne sont pas démontrées, ambitionnent d'en dominer d'autres. Le roman dénonce alors leur cruauté et une barbarie sans fondement, leur caractère belliqueux. Les dérives, en particulier l'esclavage qu'engendre leur volonté d'envahissement sont également montrées du doigt, qui permettent de conclure qu'il ne s'agit pas de

66. C'est-à-dire qui ne sont pas entrées dans l'aire de la modernité à l'occidentale, sous-entendu pour devenir idéales et meilleures. « [...] ne pouvant admettre que le progrès fût ainsi au service du mal », n° 15, p. 5. Par ailleurs il est fait mention d'un inventeur, chassé du ministère de la Guerre français pour avoir proposé son invention au Führer dont l'assistant préféra la mort à cette trahison.

colonialisme qui serait positif. L'auteur insiste particulièrement sur le cas de la Chine, dont l'histoire territoriale a été marquée par l'Occident⁶⁷ et qui a pris ses distances avec les références occidentales. Et ce sont les idées que l'on a réussi à ancrer dans la mentalité de la jeunesse occidentale.

Au regard des débats récents qui ont émaillé la société civile et politique et ému la communauté scientifique, on peut s'interroger sur la portée et la vivacité des représentations qui ont eu cours durant des décennies dans les imaginaires des Français et qui semblent encore bien solides.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

Paul PANDOLFI, « Imaginaire colonial et littérature ; Jules Verne chez les Touaregs », *Ethnologie comparée*, n° 5, 2002.

André CLAVERIE, « Littérature et imaginaire colonial », *Revue de littérature comparée*, 2002/2 (n° 302).

Nathalie TOUSIGNANT, « Imaginaires coloniaux dans la Belgique « nouvelle » (1999-2004) : Enjeux mémoriels », communication Colloque « Expériences et mémoire : partager en français la diversité du monde » Bucarest, septembre 2006.

Sylvie CHALAYE, « Imaginaire colonial : fantasme et nostalgie », in *Africultures* n° 43, « La colonie revisitée », L'Harmattan, décembre 2002.

67. Notamment la période de 1901 à 1920 marquée, outre par de nombreux conflits internes mais également avec les Allemands, les Japonais et par le refus des Français et des Anglais de rendre l'autonomie économique à la Chine.